

Il faut déconstruire avant de construire

Mes mauvaises pensées de Nina Bouraoui. Éditions Stock, 286 p.

Elsa Laflamme

Number 209, July–August 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17626ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laflamme, E. (2006). Il faut déconstruire avant de construire / *Mes mauvaises pensées* de Nina Bouraoui. Éditions Stock, 286 p. *Spirale*, (209), 48–49.

IL FAUT DÉCONSTRUIRE AVANT DE CONSTRUIRE¹

MES MAUVAISES PENSÉES de Nina Bouraoui
Éditions Stock, 286 p.

En 1999, Nina Bouraoui faisait paraître *Le jour du séisme*, sorte de poème autobiographique à l'écriture abstraite et au rythme saccadé racontant le tremblement de terre survenu à Alger, le 10 octobre 1980. « *Le séisme devient un acte. Il m'oblige au passé. Il me condamne à l'enfance. [...] Je reste la fille qui tombe. Je porte ma famille. Je transmets les voix. Je rapporte les images* », raconte la narratrice que la quatrième de couverture associait explicitement à l'auteure et qui s'engageait dans un récit personnel, affichant cependant une certaine retenue. *Le jour du séisme* se lit rétrospectivement comme l'inauguration de la branche algérienne de l'œuvre littéraire de Nina Bouraoui, en même temps que sa manœuvre d'approche du territoire autobiographique. Vision prémonitoire.

Façonnant depuis une quinzaine d'années une œuvre littéraire à plusieurs versants, le travail de Nina Bouraoui, auteure franco-algérienne née en 1967 à Rennes, est constitué de voies parallèles : des romans (*La voyeuse interdite* (1991), *Poing mort* (1992), *Le bal des murènes* (1996) et *L'âge blessé* (1998) et des récits autobiographiques traitant tant de l'identité culturelle algérienne et française (*Le jour du séisme* (1999), *Garçon manqué* (2000) que de l'identité amoureuse homosexuelle (*La vie heureuse* (2002), *Poupée Bella* (2004). Or, toutes ces voies convergent jusqu'à se rencontrer dans *Mes mauvaises pensées*, prix Renaudot 2005. Logé à l'enseigne du roman, le livre s'avère résolument tourné vers la matière autobiographique, à la fois autofiction de la vie et rétrospective de l'œuvre de sa narratrice qui écrit des livres, sœur siamoise de Nina Bouraoui.

L'histoire d'une confession

« *Je viens vous voir parce que j'ai des mauvaises pensées. Mon âme se dévore, je suis assiégée. Je porte quelqu'un à l'intérieur de ma tête, quelqu'un qui n'est plus moi ou qui serait un moi que j'aurais longtemps tenu, longtemps étouffé.* » Ainsi s'ouvre la confession particulière de *Mes mauvaises pensées*, récit mené dans un cadre qui pourrait bien être l'emblème d'un certain rapport à soi et à l'écriture : le bureau d'une clinique où a lieu la rencontre entre une patiente et sa thérapeute, destinataire interne et premier de ce récit et auquel se substitue la lectrice que je suis.

Placée devant un mur qui deviendra son miroir, la narratrice voit défiler, une à une, les images oubliées, puis retrouvées d'un kaléidoscope familial et amoureux allant de son enfance jusqu'au moment de raconter. Rapidement, les mauvaises pensées se muent en prétexte pour parler de l'histoire familiale et de l'écriture même. La confession se fait donc récit d'une conscience à la recherche de ses origines et donne lieu à l'évocation de l'enfance en Algérie, des liens avec sa famille maternelle française et des histoires d'amour homosexuelles. Dans l'anarchie de la mémoire, la narratrice jette aussi un regard sur le travail accompli, regard prenant la forme de commentaires sur le parcours éditorial et de jugements critiques à l'égard des premières œuvres publiées. Bouraoui et son double reviennent de cette façon sur les traces d'une signature pour tenter d'en déchiffrer tous les signes et d'en extirper les secrets.

Les secrets qui font écrire

Tirés du silence et de l'oubli, les secrets de la narratrice prennent place comme le véritable sujet du livre. *Premier secret* : l'Algérie, « *lieu silencieux que je tiens secret* », confie la narratrice. Niée par le quotidien d'exilée de la narratrice arrivée en France à l'âge de quinze ans, l'Algérie apparaît comme un lieu séparé de l'écriture. Déjà thématique dans ses liens à l'enfance et à l'identité dans *Le jour du séisme* (1999) et *Garçon manqué* (2000), la terre d'Algérie revient dans *Mes mauvaises pensées* pour se rendre à l'écriture, coupable d'une déchirure de soi que la narratrice, fille d'une mère française et d'un père algérien, n'arrive toujours pas à réparer : « *venir de deux familles que tout oppose, les Français et les Algériens* ». C'est à partir de cette déchirure que surgit l'écriture, que se constitue l'œuvre, témoin de la faille géographique, familiale et identitaire d'un sujet écartelé entre Rennes, où vivent les grands-parents maternels, et Alger, puis entre Paris et Alger.

Deuxième secret : les noyades, qui sont toujours évitées de peu et où la mort est frôlée de près : la sienne, celle de l'Amie, celle de l'enfant dont elle est témoin en Algérie. Conviée tant au propre qu'au figuré, la noyade devient l'occasion d'une métaphore du mouvement de la narratrice qui tombe en elle, qui glisse sous la

surface du monde et des liens apparents entre les êtres. Avec ce secret, d'autres accidents surgissent dans la mémoire, qui sont autant d'événements marquants de l'enfance de la narratrice, comme la tentative d'enlèvement dont elle est victime et qu'elle devra payer ensuite à sa sœur qui l'a sauvée.

Troisième secret : l'amour, l'amour des femmes, de la première femme aimée à toutes celles qui suivront. *Mes mauvaises pensées* offre l'occasion d'un bilan amoureux où la narratrice révèle ce secret qui n'en est plus un pour personne, sauf pour la famille : celui de son homosexualité assumée. Madame B., « *première strate romantique* », Diane et la Chanteuse forment ainsi le panorama d'une vie amoureuse que l'on cache à ses parents, qui repose au creux de l'écriture et constitue l'objet de tout un pan de l'œuvre de Bouraoui.

L'amour, les accidents évités de peu, le pays perdu, parmi tous ces secrets qui font écrire, un seul demeure au secret, jamais complètement dévoilé et toujours sollicité, toujours convié à l'écriture comme secret premier : la mort. La mort frôlée dans l'enfance lors d'un choc toxique, la mort comme une répétition chaque fois que la mère « *étouffe* », l'agonie de la grand-mère : l'écriture de Bouraoui se trouve en effet produite pour contrer la mort. L'écriture se fait dans la peur même de la mort, prenant la forme de multiples « *spirales de mots* » qui finissent par semer l'innommable.

Spirales

Dans sa forme, le récit mime en fait la démarche de l'analyse et suit le cours des associations libres : se « *préparer* » à la mort de la mère, au départ de la sœur pour Paris, à frapper la balle lors de parties de tennis à Alger compose de la sorte un noyau de souvenirs. De même pour « *avancer* » et « *partir* », toujours des verbes d'action faisant contraste avec la passivité du sujet en train de se raconter, dans le huis clos du bureau de la thérapeute. Par ailleurs, énonçant dès le début du récit une suite de « *je ne suis pas venue pour...* », la narratrice affirme ne pas vouloir séduire cette dernière (« *je ne suis pas venue pour vous séduire* »), alors que son langage, lui, est pure séduction. Tout est effectivement mis en place pour captiver, non pas l'auditrice interne du

récit, mais la lectrice. L'attirant de son côté, partageant sa vision d'un monde diffracté, Bouraoui réussit à la tirer vers elle, dans une spirale qui monte et descend l'axe de la mémoire, spirale de sa conscience *réelle-fictive* figurant de nombreuses plongées et quelques remontées.

Car il en faut bien, des remontées, dans cette écriture d'un bloc, sans paragraphe, cette masse opaque de deux cent quatre-vingt-six pages qui rend parfaitement l'étouffement de la voix prise d'un trop-plein de souvenirs et de mots, une voix également chargée de toutes celles qui l'entourent, souvent rapportées de manière indistincte. La mémoire aménage en effet quelques trous de lumière : l'évocation des paysages de l'Algérie ou du Sud de la France, par exemple, découpe des fenêtres, façonne des ouvertures par où la narratrice autant que la lectrice peuvent respirer librement.

C'est donc prise à même la « mécanique de haine » de ses mauvaises pensées que la narratrice, se disant le « sujet buvard » de sa famille, fera le voyage au fond des mots qui donnent le sens. Dans les interstices d'un style répétitif, sa vérité toute subjective s'énonce par une écriture penchée vers l'intérieur, tournée vers l'origine de la blessure, de la marque de naissance qui est aussi la signature de l'auteur Nina Bouraoui : l'enfance en Algérie, l'amour des femmes, la mère française et le père algérien, les grands-parents maternels et toute la généalogie franco-algérienne.

Réparation

Véritable roman familial, le livre de Bouraoui déploie une galerie de portraits morcelés, à l'image des photographies déchirées par la narratrice, et dont on arriverait finalement à recoller les morceaux : portrait de la mère et de la fille en couple fusionnel, portrait du père en miroir de soi, portrait des grands-parents en étrangers. Autant d'instantanés par lesquels la narratrice entreprend patiemment de défaire les nœuds de son écriture et de son être, elle qui cherche, dans sa réalité *réelle-fictive*, à marquer des ressemblances, à tracer des lignées, à relever des parentés, à « répare[r] les liens » d'une famille dont chaque éclat constitue un pan de son identité fragmentée.

Œuvre de restauration, donc, s'il en est une, qui passe par la commémoration des êtres et des événements marquants. Une date s'impose d'ailleurs à la narratrice, celle de la « disparition en [elle] de l'Algérie », quand elle arrive à Paris « le cinq octobre mille neuf cent quatre-vingt-un », non pas exilée, mais « déracinée ». Cette date est l'emblème d'une mort au pays et d'une naissance à l'écriture, d'un passage à la littérature visible dans la translation même du chiffre en lettres. Une date en toutes lettres, emblème du rapport de la narratrice à l'écriture : l'écriture sera cicatrice et réparation.

Or, de ce moment décisif quant à sa trajectoire, la narratrice dit ceci : « [J]e m'achète de nouveaux vêtements, je change de coiffure, je perds mon accent, je change, vite ou plutôt je me

tue, vite, j'apprends, je m'intègre, et je me désapprends, je perds ma lumière, je perds l'odeur des champs de marguerites sauvages, je perds la chaleur du corps. » L'arrivée à Paris correspond ainsi à une perte de soi, réelle métamorphose qui inaugure l'autre, l'étrangère à elle-même qui oublie l'Algérie. Pour elle, l'écriture sera finalement réconciliation de toutes parts, en une cohabitation constante des deux pays, des deux cultures, des deux familles.

Rompant le consensus (familial, culturel et social) voulant qu'elle demeure silencieuse et docile, la narratrice parle finalement d'une voix qui se fait l'écho de l'actualité française constituée de violence et de grogne périphérique. Réconciliée par l'écriture de son histoire recomposée, Bouraoui forge en somme une métaphore du corps social français, lui-même marqué par une déchirure ethnique dont la réparation demeure difficile, voire impossible. À l'image de cet homme croisé par la narratrice qui « un jour, à Barbès, [...] crie : "Je vous déteste tous parce que vous avez oublié les Algériens" », une voix du cœur de l'Algérie perdue, voix que la France a peine à écouter, parle à travers cette narratrice aux mauvaises pensées. Nul ne s'étonnera, à ce compte, qu'à six voix contre cinq, l'autofiction de Nina Bouraoui n'ait pas fait l'unanimité du jury du Renaudot...

Elsa Laflamme

1. Eileen Gray, architecte britannique (1878-1976), citée par Nina Bouraoui dans *Mes mauvaises pensées*.



Robbin Deyo, *Wishing You Were Here (étude)*, 1999, encaustique sur toile, 30 × 30 cm.
Photo: Paul Litherland